

GAZETTE

DES ÉTUDIANTS



L'ART DES MOTS : L'ARME DU JOURNALISTE

ÉDITION N°14

Jean-Baptiste Marteau, présentateur de France Télévisions, lors de sa venue à l'ISFJ Paris le 12 février 2026. (Crédits : Valentin Hardy)

SOMMAIRE

03 L'ÉDITO DE LA RÉDACTION

**CONTRE LES MAUX,
IL Y A LES MOTS**

04 LE FOCUS CAMPUS

- **FINALES DU SUPERSEVENS :
L'ISFJ TRANSFORME L'ESSAI**
- **REPORTAGE CLUB AVEC
NICOLAS MOSCARA : QUAND
L'ÉCRITURE GUIDE LES IMAGES**
- **JEAN-BAPTISTE MARTEAU : "IL
FAUT SE CRÉER SA CHANCE"**

10 L'INTERVIEW DU MOIS

**ENTRETIEN AVEC CÉLINE MALBREIL :
COMMENT L'ISFJ CONSTRUIT SON
IMAGE ET SA VISIBILITÉ ?**

12 CINÉMA

**LE DOUBLAGE :
QUAND LA LANGUE S'ADAPTE
POUR SAUVER L'IMAGE**

14 THÉÂTRE

ARTICULER POUR ÊTRE COMPRIS

16 SOCIÉTÉ

**LE POIDS DES MOTS, LE CHOC DE
L'IDENTITÉ :
QUI A LE DROIT DE DIRE QUOI ?**

18 LITTÉRATURE

**L'ORTHOGRAPHE EN DANGER :
MYTHE OU RÉALITÉ ?**

CONTRE LES MAUX, IL Y A LES MOTS

Titre accrocheur, n'est-ce pas ? Pourtant, ce n'est là qu'un enchevêtrement de lettres disposées selon les normes orthographiques, avec une petite touche de ce qu'on appelle un "jeu de mots". Claude Nougaro les appelait les "JE de mots", car il disait que la langue se jouait de lui plus qu'il ne se jouait d'elle. Et après tout, il avait raison.

Nous, êtres humains, qui pensons dominer tant de choses, sinon tout, devons réaliser qu'il existe bel et bien des forces que nous ne maîtrisons pas ou plus du moins pour certaines. Le temps, inexorablement, est notre geôlier premier, mais la langue, dont nous sommes pourtant les premiers instigateurs, s'est libérée de notre emprise et semble aujourd'hui pour nombre de nos pairs avoir atteint le rang de mystère.

Parler bien, cela ne signifie plus scintiller par sa verve lors de joutes verbales, mais reprendre les fautes incessantes de l'univers qui nous entoure. Le beau parleur est devenu celui qui, loin d'éclairer son monde par le lyrisme de sa prose, est mal perçu, comme s'il surjouait le fait d'employer des mots ou rythmes désormais caducs.

Pourtant, le langage est sans aucun doute le plus bel outil que notre condition nous ait offert dès la naissance. Les mots chassent les maux. Le fait de ne pas être compris peut-il être réglé par le silence ? La solitude peut-elle s'effacer par le mutisme ? L'amour peut-il se créer sans ce contact que l'on crée lorsque pour la première fois on s'ouvre à l'autre ?

Tout ce qui fait le "nous" passe par l'usage juste et sincère des mots. Les mots sont une arme pour qui sait les utiliser. Et c'est en cela que résident la beauté et le danger de ces entités lettriques. L'être humain, conscient, ouvert, éveillé, c'est celui qui sait doser son propos pour consolider son monde et celui de ses pairs. C'est celui qui sait soulager le chaos par une phrase prononcée ou écoutée, qui comprend la force d'une parole qui pour beaucoup n'est qu'un acte naturel d'expression, mais qui est en réalité une lame affûtée qui peut aussi bien nous servir à couper la rose que l'on tend à sa bien-aimée qu'à trancher en son centre la tapisserie sur laquelle la trame de l'humanité se coud.

FINALES DU SUPERSEVENS : L'ISFJ TRANSFORME L'ESSAI



Samedi 7 février, les finales de l’In Extenso Supersevens, championnat de France de rugby à 7, se déroulaient à Paris La Défense Arena. Les étudiants de l’ISFJ ont couvert l’événement en direct sur Twitch et YouTube. Reportages, interviews et émissions radio en direct de la salle, ils ont participé à la réussite de cette journée.

Aux premières loges de finales exceptionnelles

L’In Extenso Supersevens est un des moments les plus attendus de l’année pour les amoureux de sport. Dans la magnifique salle de Paris La Défense Arena, les meilleures équipes de rugby à 7 s’affrontent en quête du titre national. L’ISFJ, en partenariat avec PPA Business School, a envoyé ses journalistes sur le terrain pour suivre l’événement. Sur un plateau digne de véritables chaînes de télévision, les membres de l’émission de radio *Les Voix du rugby* ont réalisé une émission en continu toute l’après-midi. Les étudiants ont vécu l’expérience de la couverture médiatique d’un tournoi professionnel national. Cela implique d’être le plus professionnel possible. Il faut faire face aux imprévus, s’adapter aux contraintes pour proposer du contenu de qualité. Un exercice auquel ils sont préparés en cours, mais rien ne vaut l’application en conditions réelles.

La pédagogie du terrain

“Pour moi, il n’y a pas mieux que le terrain pour apprendre” déclare Yann, étudiant de 2eme année et présentateur de l’émission *Les Voix du rugby*, **“c’est un exercice très formateur parce qu’on doit faire preuve d’adaptabilité. Par exemple, on devait avoir une interview en début d’émission et on vient d’apprendre, à quelques minutes du direct, qu’elle est décalée. Donc il faut adapter le conducteur et c’est assez stressant”**. Se confronter à la pression et la contrôler. Voilà un des enjeux de l’événement. **“Les cours nous apprennent la théorie et nos intervenants nous partagent leurs expériences”** conclut Yann, **“et on est très chanceux de pouvoir mettre tout ça en application sur le terrain dans un cadre comme le Supersevens”**. Alimentée par des reportages et des interviews comme celle de Jérôme Daret sélectionneur de l’Équipe de France de rugby à 7 championne olympique en 2024, l’émission a été une réussite. L’In Extenso Supersevens aura vu l’Union Bordeaux-Bègles, pour les hommes, et Lyon, pour les femmes, triompher sur le plan sportif, et l’ISFJ triompher sur le plan médiatique.

REPORTAGE CLUB AVEC NICOLAS MOSCARA : QUAND L'ÉCRITURE GUIDE LES IMAGES

Ce jeudi 5 février, le journaliste et réalisateur Nicolas Moscara a rencontré les étudiants de l'ISFJ à leur campus de Vaugirard, à Paris. Pendant ce Reportage Club, ils ont eu l'occasion d'échanger sur le rôle de l'écriture dans la création d'un documentaire. Cette opportunité a aussi permis d'évoquer l'évolution des commentaires dans les longs formats.

L'exercice du reportage et du documentaire est le Graal des journalistes. Pour les adeptes du terrain c'est une chasse aux informations, pour les plumes c'est faire parler les mots. Le jeudi 5 février, le réalisateur Nicolas Moscara est venu tenir une conférence au campus Vaugirard, présentant un de ses travaux : *"Un hiver avec les sauveteurs du Mont-Blanc"*. Le but de cet évènement était de montrer comment les mots secondent et parfois supplantent les images.

L'information peut être relatée de manière factuelle mais ce serait comme boire de l'eau en espérant ressentir pléthore de saveurs... Le journaliste est l'exhausteur de goût de cette substance : il ne se contente pas d'énumérer les faits, il les raconte. Les reportages et les documentaires sont des concentrés riches en formules poignantes et tournures de phrase mémorables.

Coordonner les mots et les images

Le reportage et le documentaire forcent la plume et la caméra à travailler ensemble. **« Les commentaires doivent ajouter une information »** explique le réalisateur. Les mots sont la lampe des images : ils éclairent ce qu'elles ne parviennent pas à mettre en lumière. L'écriture est essentielle car elle permet de guider le spectateur à travers le flux d'informations. Néanmoins face à des formats plus immersifs, elle se doit de s'adapter.

« C'était un tout nouveau genre, les commentaires devaient accompagner les images » se remémore Nicolas Moscara.

L'annonce et la désannonce sont devenues la norme. Cela consiste à prévenir lorsqu'un événement allait se passer puis rebondir dessus une fois qu'il était terminé. La plume reste la béquille d'une caméra qui oublie souvent que la narration passe par l'écriture. Les écrits restent, les paroles s'envolent : tout est dit.

Marco Pham



Nicolas Moscara, réalisateur et journaliste,
au cours du Reportage Club du 5 février 2026, au campus Vaugirard de l'ISFJ.
(Crédits : Marielle Malumba)



JEAN-BAPTISTE MARTEAU : “IL FAUT SE CRÉER SA CHANCE”

Jean-Baptiste Marteau, en amont de la rencontre professionnelle au campus Vaugirard de l'ISFJ Paris. (Crédits : Valentin Hardy)

Dans le cadre des rencontres professionnelles organisées par le Club des Médias, l'ISFJ a accueilli Jean-Baptiste Marteau. Le présentateur de la matinale de France Info a partagé son expérience avec les étudiants. Le parcours riche et inspirant d'un journaliste complet.

Cheveux blonds impeccablement coiffés et sourire éclatant, c'est toute l'aura de l'homme de télévision qui entre dans l'ISFJ avec Jean-Baptiste Marteau. Le monde du journalisme n'a pas été son premier choix. Il raconte aux étudiants qu'il a toujours été fasciné par la politique et qu'un de ses souvenirs marquants de l'actualité est la campagne présidentielle de 1995. Il a alors 12 ans. Lorsque Jean-Marie Le Pen passe au second tour des élections de 2002, Jean-Baptiste Marteau décide de s'engager en politique. Mais il se dirige par la suite vers le journalisme lorsqu'une opportunité s'offre à lui. Passionné d'équitation, il entre à Equidia et rencontre un journaliste qui lui apprend à se servir d'une caméra. **“En 3 ans, j'avais touché à presque tous les aspects du journalisme”** explique-t-il, **“même si c'était pour une petite chaîne, il faut s'exercer sur le terrain”**. Sa curiosité et sa détermination lui ont permis de réaliser ses rêves, qu'il pensait inaccessibles.

“Dès qu'on me demandait quelque chose, je disais oui”

Très attentif à sa voix apaisante et captivante, les étudiants interrogent Jean-Baptiste Marteau sur ce qui lui a permis de réussir dans le journalisme. **“Tout est fait d'opportunités. Il faut se créer sa chance”** répond-il, **“quand j'ai commencé, dès qu'on me demandait quelque chose, je disais oui. Tous les projets, même ce qui paraissaient moins intéressants j'y allais. J'étais déterminé”**. Cette appétence pour le métier lui a permis de rencontrer le directeur de LCI qui lui a proposé de présenter la matinale. Cette expérience lui a permis de se familiariser avec l'exercice, jusqu'à devenir le joker de Léa Salamé pour le journal de 20h de France 2. **“Au début de ma carrière j'avais deux rêves que je pensais irréalisables. Présenter le 20h et commenter les Jeux Olympiques. En surmontant les échecs, j'y suis parvenu”** raconte-t-il. En persévérant, Jean-Baptiste Marteau aura réussi à devenir un visage du paysage audiovisuel français. Il a transmis cette leçon aux étudiants de l'ISFJ, en faisant preuve de détermination, on se crée sa chance.

Tristan Mouhica

ENTRETIEN AVEC CÉLINE MALBREIL : COMMENT L'ISFJ CONSTRUIT SON IMAGE ET SA VISIBILITÉ ?

À l'ISFJ, la communication ne se limite pas à promouvoir une école. Elle structure son rayonnement et affirme son identité. Responsable de la communication de l'ISFJ, Céline Malbreil pilote cette stratégie pour rendre la communication compréhensible, attractive et cohérente.



Céline Malbreil, responsable de la communication de l'ISFJ. (Crédits : Céline Malbreil)



Échange animé par des étudiants de l'ISFJ lors d'un salon d'orientation. (Crédits : Céline Malbreil)

Vous êtes responsable de la communication de l'ISFJ et d'autres écoles. Quelles sont vos missions ?

Je suis responsable de la communication des écoles du pôle Art & Médias du groupe Skolae, dont fait partie l'ISFJ. Mon rôle consiste à valoriser l'école et ses temps forts, relayer son actualité, concevoir des contenus et en assurer la diffusion sur les différents supports.

Avec qui travaillez-vous au quotidien ?

La communication repose sur un travail collectif. Pour la marque ISFJ, je collabore avec la direction, les équipes pédagogiques et les campus en région. Je travaille également avec les équipes supports du groupe, les chargés de communication, community managers, graphistes, vidéastes et équipes digitales qui contribuent à la production et à la diffusion des contenus.

Quels sont les principaux canaux de diffusion ?

Nous utilisons une grande diversité de supports. Le print reste présent avec les brochures, affiches et kakémonos, mais le digital occupe une place centrale : site web, réseaux sociaux, newsletters, displays et campagnes d'emailing. À cela s'ajoutent tous les événements tels que les salons d'orientation, les journées portes ouvertes et les actions menées avec le Club des médias, qui permettent d'aller directement à la rencontre des futurs étudiants.

Comment adaptez-vous le ton et les mots aux différents publics ?

Tout part de l'identité de marque. L'ISFJ est la grande école de journalisme en alternance, fortement professionnalisante dès la deuxième année. À partir du positionnement nous affinons ensuite les messages selon les publics, les canaux et les objectifs. Le choix des mots et de la tonalité est essentiel, ils structurent le discours, véhiculent l'identité de l'école et permettent de créer une véritable connexion avec la cible. Une conviction guide ce travail : la communication, ce n'est pas ce qui est dit, c'est ce qui est compris.

Pouvez-vous nous donner un ou plusieurs exemples concrets de la manière dont votre communication se traduit sur le terrain ?

Les shootings immersifs illustrent bien cette approche. Ils permettent de montrer concrètement la réalité de la formation : tournages, plateaux, équipements et mises en situation professionnelles. Ces images nourrissent ensuite nos contenus et illustrent concrètement l'expérience étudiante. Autre exemple, la présence d'ambassadeurs étudiants lors des salons d'orientation. Leur témoignage direct permet aux futurs candidats de mieux comprendre l'expérience ISFJ et de se projeter.

Liam Guigues

Gene
KELLY

Donald
O'CONNOR

Debbie
REYNOLDS

Chantons sous la pluie



LE DOUBLAGE : QUAND LA LANGUE S'ADAPTE POUR SAUVER L'IMAGE

Chantons sous la pluie, de Stanley Donen et Gene Kelly, l'un des premiers films doublés dans l'histoire du cinéma.
(Crédits : Warner Home Video)

Traduire un film ne se résume pas à aligner des sous-titres. Partout dans le monde, des studios d'enregistrement travaillent quotidiennement à l'adaptation linguistique des œuvres cinématographiques. L'objectif ? Permettre à une œuvre étrangère de s'importer dans une nouvelle culture sans perdre son sens.

La synchronisation : le défi du rythme

Le premier obstacle est anatomique. Le français utilise environ 20 % de mots en plus que l'anglais pour exprimer la même idée, tandis que l'espagnol est souvent bien plus rapide. À l'inverse, doubler du japonais vers le français demande une gymnastique particulière : les structures de phrases sont inversées et les pauses respiratoires diffèrent. Le traducteur doit donc trouver des synonymes dont la longueur et les mouvements labiaux correspondent à l'image.

L'adaptation comme pont culturel

Au-delà de la technique, le doublage est une réécriture culturelle. Une expression idiomatique japonaise liée à la politesse n'aurait aucun sens en français si elle était traduite littéralement ; elle rendrait le personnage étrange ou froid. De même, les doublages espagnols adaptent l'argot pour coller à la réalité des spectateurs. Comme l'explique Marc, ingénieur du son en studio de post-production : **« On ne traduit pas des mots, on traduit des contextes pour que l'illusion soit totale. »**

Un enjeu industriel global

Aujourd'hui, l'essor des plateformes de streaming a transformé cette pratique en une industrie de précision. Les laboratoires de post-production doivent désormais gérer des "simulcasts", où les doublages en dix langues différentes sont produits simultanément. Cette standardisation oblige les experts à créer des glossaires universels pour que les termes techniques ou les noms propres restent cohérents d'un pays à l'autre.

Une nouvelle vie pour l'œuvre

Les recherches en traductologie montrent que le doublage peut modifier la perception d'un film. En changeant les mots, on change parfois le caractère d'un protagoniste pour qu'il soit mieux accepté par le public cible. Ce travail invisible prouve que le langage est un outil vivant : il doit se transformer pour que l'histoire, elle, reste universelle.

Izaura Besnier

ARTICULER POUR ÊTRE COMPRIS



Bien plus qu'un art de la scène, le théâtre est un apprentissage du langage. Articuler, choisir ses mots, poser sa voix, ce sont autant de compétences qui permettent d'être compris, et non simplement entendu.

Dans l'imaginaire collectif, le théâtre évoque parfois une diction exagérée. En réalité, il enseigne l'art de parler juste. Sur scène, chaque mot doit être intelligible, sans micro ni seconde prise. Une syllabe avalée, une consonne effacée et le sens se brouille. Articuler, ce n'est donc pas surjouer, c'est respecter celui qui écoute et faire en sorte que le message soit intelligible.

Un mot mal prononcé peut faire disparaître une idée

Les travaux en formation vocale de la Royal Central School of Speech and Drama de Londres montrent que la précision consonantique améliore la compréhension auditive de près de 30 % dans des environnements non amplifiés. Une consonne effacée, et c'est parfois toute une phrase qui devient ambiguë.

Les recherches menées à Stanford sur la persuasion vocale indiquent qu'un débit trop rapide peut réduire la perception de crédibilité de 15 à 20 %, tandis qu'une respiration maîtrisée et un rythme stable augmentent la clarté perçue et la confiance accordée à l'orateur. La différence entre une réponse précipitée et une réponse posée est frappante. Un même contenu peut avoir un impact radicalement différent.

Un acte de responsabilité

À l'heure des messages instantanés et des phrases écourtées, le théâtre impose un temps long. Il oblige à choisir ses mots avec précision et à assumer chaque phrase prononcée. Or, quand le discours est brouillon ou avalé, l'auditeur n'entend plus. Il doit deviner et c'est là que le message se perd. Le théâtre rappelle que bien parler, c'est d'abord se soucier de l'autre. Les mots n'existent pleinement que lorsqu'ils sont compris.

Liam Guigues

LE POIDS DES MOTS, LE CHOC DE L'IDENTITÉ : QUI A LE DROIT DE DIRE QUOI ?

Quatre lettres : « Next ». En annonçant son retrait du foot après la finale de la CAN Maroc-Sénégal à Rabat, Vanessa Le Moigne a brisé un tabou médiatique. Son crime ? Avoir posé la question de l'arrangement sur un penalty raté. Un lynchage plus tard le constat est là : dans nos médias, la valeur d'une question dépend moins de sa pertinence que du profil de celui qui ose la poser.

Rabat, soir de finale. Vanessa Le Moigne fait son job, elle lâche la question qui fâche au gardien sénégalais : Y a-t-il eu un accord pour que Brahim Díaz rate son penalty ? La violence de la réaction est immédiate.

Pourquoi ? Parce qu'en posant cette question de soupçon, elle a brisé le mythe de la neutralité sans avoir le capital de légitimité nécessaire pour être protégée. Dans l'arène médiatique, si tu n'es pas une figure intouchable du sérail, ta curiosité est perçue comme une imposture.



Publication de Vanessa Le Moigne sur son Instagram à la fin de la CAN, dernier moment de sa carrière de journaliste. (Crédits : @vanessa_le_moigne)

Le bal des incompetents legitimes

Ce procès en illégitimité est d'autant plus frappant qu'il contraste avec le spectacle des chaînes d'infos en continu. On y voit défiler des éditorialistes « experts en tout » qui lancent des accusations graves sur la banlieue, l'islam ou la géopolitique sans aucune expertise de terrain. Pour eux, le micro est toujours ouvert. Ils jouissent d'une légitimité automatique. On disqualifie l'experte gênante comme Vanessa Le Moigne ou l'élue comme Rima Hassan. On leur coupe la parole pour laisser toute la place à l'ignorant qui rassure le système.

Réappropriation : la fin du lexique en libre-service

Pourtant, cette règle du jeu est en train de basculer grâce aux réseaux sociaux. Les personnes concernées par les discriminations ont tracé des frontières nettes : certains mots ne sont plus en libre-service. Des termes marqués par l'histoire coloniale ou le mépris appartiennent désormais exclusivement à ceux qui les ont subis. Ce n'est pas de la censure, c'est du respect. Si tu n'as pas vécu le traumatisme derrière un mot, tu n'as aucune légitimité à l'utiliser. C'est une justice nécessaire : on ne laisse plus les autres définir qui nous sommes.

La hiérarchie des colères

Finalement, tout est une question d'autorisation. Quand un éditorialiste s'emporte sur un plateau, on appelle ça de la « passion ». Mais quand Vanessa Le Moigne ou Rima Hassan montent le ton pour défendre leur travail, on parle d'agressivité. Pour un jeune homme noir ou arabe, c'est encore plus radical : sa colère face à l'injustice est immédiatement étiquetée comme une menace. On n'écoute plus le fond, on utilise l'émotion pour discréditer le message. La valeur d'un propos finit par dépendre d'une règle injuste. La société vous autorise-t-elle à poser les questions qui dérangent ?

Lycia Zaatri

L'ORTHOGRAPHE EN DANGER : MYTHE OU RÉALITÉ ?

À l'ère des messages instantanés, des réseaux sociaux et de l'écriture numérique omniprésente, une inquiétude revient régulièrement : le respect de l'orthographe serait en train de disparaître, entraînant avec lui un appauvrissement du langage et de la littérature. Fautes répétées, simplifications excessives, abandon des règles complexes... Assisté-t-on réellement à une dégradation de la langue française ou simplement à son évolution naturelle ?

Entre inquiétude culturelle et évolution linguistique

Pour beaucoup, la multiplication des erreurs est le symptôme d'un affaiblissement du rapport à l'écrit. L'orthographe ne serait pas qu'une convention : elle garantit la précision, la nuance et parfois même la musicalité d'une phrase. Une formulation mal orthographiée peut devenir ambiguë, perdre sa force ou sa clarté. Certains estiment ainsi que mal écrire, c'est aussi risquer de mal penser, car la rigueur linguistique structure la pensée et l'argumentation.

Pourtant, l'histoire montre que la langue française n'a jamais été figée. L'orthographe dite « correcte » a longtemps été instable, et de grands auteurs du passé ne suivaient pas toujours des normes strictes. Ce que l'on interprète aujourd'hui comme un déclin peut donc être perçu comme une transformation : la langue s'adapte à de nouveaux usages, de nouveaux supports et de nouvelles pratiques d'écriture.

La littérature contemporaine illustre bien cette tension. Certains écrivains revendiquent une maîtrise rigoureuse de la langue, tandis que d'autres jouent volontairement avec l'orthographe, l'oralité ou la simplification afin de créer des effets de style ou de rendre leurs personnages plus authentiques. Dans ces cas, la « faute » devient parfois un choix esthétique plutôt qu'une erreur.

Dire que l'orthographe est en danger relève peut-être davantage de la nostalgie que du constat. La langue française ne disparaît pas : elle se transforme. Le véritable enjeu est sans doute de préserver le goût pour une langue soignée, tout en acceptant que l'écriture continue d'explorer de nouvelles formes.

L'équipe de rédaction

RÉDACTEUR EN CHEF

PAOLO TANZILLI

RÉDACTEURS

PAOLO TANZILLI

MARCO PHAM

TRISTAN MOUHICA

LIAM GIGUES

IZAURA BESNIER

MATYS GUIONNET

LYCIA ZAATRI

PHOTOGRAPHES

MARIELLE MALUMBA

CÉLINE MALBREIL

VALENTIN HARDY

DIRECTEUR DE PUBLICATION

LUDOVIC PLACE

ISFJ

Institut Supérieur de Formation
au Journalisme



ISFJ

Institut Supérieur de Formation
au Journalisme

Une rédaction en action

GAZETTE DES ÉTUDIANTS

ÉDITION N°14

www.isfj.fr